

Premier chanteur

A l'air grave et serein qui sur ce front repose,
 A sa douce gaîté, je gage que toujours
 Cette femme a rempli la tâche de ses jours ;
 Que ses fils, son mari, sa famille nombreuse,
 L'aimaient ; que sous ses lois sa maison fut heureuse.
 Mais l'heure du repos pour elle a sonné ;
 Ce qu'une autre commence, elle l'a terminé.
 Cherchez encore, ami, cherchez ! Ce n'est pas elle.

Second chanteur

Etranger difficile, est-ce là votre belle ?

Premier chanteur

Les anges sont moins frais. Cette fleur de santé
 Est d'une vierge, encor bien loin de son été,
 Et d'une vierge aussi sa taille droite et fine ;
 Mais l'ongle de ce doigts, que de près j'examine,
 Me dit que bien souvent pour un fils au berceau
 Tout autour du bassin il chercha le gruau.
 Donc, l'ami, retournez ! Vous en cachez une autre.

Second chanteur

Et ce petit bijou, serait-ce point le vôtre ?

Premier chanteur

Telle était à dix ans celle qu'on veut de vous.
 Cette enfant quelque jour charmera son époux ;
 Mais il faut que ce fruit âpre et trop vert encore,
 Longtemps sur l'espalier mûrisse et se colore ;
 L'autre, grappe dorée aux rayons du matin,
 Attend le vendangeur pour paraître au festin.

Second chanteur

Vraiment vous l'emportez ! votre finesse est grande.
 Chanteur ! Sous cet habit de toile de Hollande,

Voici venir enfin ce que vous désirez :
 De trois rangs de velours ses bras sont entourés,
 Et sur son béguin blanc tout brodé d'écarlate,
 Comme au front d'une sainte, un ruban d'or éclate.
 Vienne aussi l'amoureux ! et que ces fiancés
 A table, au bout du banc, par nous deux soient placés.
 Près de leur vieux grand-père et de ce digne prêtre
 Qui va prier pour eux saint Alan, notre maître !
 Allez quérir l'époux, allez ! Un prompt retour
 Mieux que tous vos serments prouvera son amour.

Premier chanteur

Vous barde, mon ami, touchez-là ! Face à face
 Au fumet des ragoûts, ce soir, nous prendrons place ;
 Et le cidre, le vin, le lard, les venaisons
 Nous feront souvenir des anciennes chansons.

III

LA CHAUMIÈRE

Le mari

As-tu vu notre baronne ?
 L'or qui couvrait sa couronne ?
 L'or qui couvrait ses appas ?
 Les messieurs dans la chapelle
 Murmuraient tous : « Qu'elle est belle ! »

La femme

Oui, mais ils ne priaient pas.

Le mari

Et le soir, à la lumière,
 As-tu vu, pauvre fermière,
 Quel riche et royal repas ?
 Vins de France, vins d'Espagne,
 C'était pays de Cocagne !

La femme

Oui, mais ils ne buvaient pas

Le mari

Et la scène où maître Gilles
A fait force tours agiles
Sur son chef et sur ses bras ?
As-tu vu comme le drôle
Leur a défilé son rôle ?

La femme

Oui, mais ils ne riaient pas.

Le mari

Et ce bal où cent bougies,
Autant de lampes rougies
Brillaient d'en haut jusqu'en bas ?
As-tu vu que les dorures ?
Et ces bijoux, ces parures ?

La femme

Oui, mais ils ne dansaient pas.

Le mari

Et ce lit garni de franges ?
Le ciel que portaient quatre anges ?
Ce couvre-pied de damas ?

La femme

J'ai tout vu ; mais crois-moi, Pierre,
Comme nous dans ta chaumière
Peut-être ils ne s'aiment pas.

RENCONTRE SUR AR-VODEN

Comme je voyageais au fond de nos campagnes,
Seul, à pied, admirant, perdu dans les montagnes,
Ce pays de vallons, de rivières, de bois,
De chapelles sans nombre et de petites croix,
Tableau qui parle au cœur et pour les yeux varie,
Tout à coup, au milieu de cette rêverie,
J'entendis près de moi le pas égal et lourd
D'un grave laboureur qui s'en allait au bourg.
Vêtu comme l'étaient nos aïeux dans les Gaules,
De longs cheveux châtain pendaient sur ses épaules ;
Il portait un bâton d'un houx vert et noueux,
Et menait par la corne une paire de bœufs.
En passant, il me dit : « Vous êtes de la ville,
Mais vous semblez aimer cette lande tranquille,
Jeune homme ; et vous voilà qui pleurez comme moi,
Quand je revins ici du service du roi.
J'ai vu tous ceux de France, après quelques journées,
Oublier leur maison ; moi, durant tant d'années,
Je pensais à mon bourg, à l'Izôl, à ses bords ;
Couchés dans leurs linceuls, je pensais à mes morts,
A tout ce qu'un chrétien aime comme lui-même,
Aux saints de mon église, à mes fonts de baptême,
Aux danses quelquefois, aux luttes des Pardons ;
Et mon cœur m'emportait toujours dans nos cantons. »
Ce noble paysan n'est rien dans cette histoire ;
Mais ses traits sont restés gravés dans ma mémoire.
Et, comme une statue aux traits durs et touchants,
J'ai placé son image au milieu de mes chants.

MARIE

Jamais je n'oublierai cette immense bruyère
Où cheminant tous deux je disais à mon frère :
« Entends-tu ces regrets, et combien il est doux
D'avoir aimé, bien jeune, une enfant comme vous ;
Sur les monts, dans les prés, quand tout fleurit, embaume,

Où dans l'église obscure, en récitant le psaume,
 En face sur son banc de se voir chaque jour,
 Le cœur plein à la fois de piété, d'amour ;
 Les signes, les regards tout chargés de mollesse ;
 Mille pensers troublants qu'il faut dire à confesse ;
 Les projets d'être sage, et, dès le lendemain,
 Un baiser qu'on se prend ou qu'on donne en chemin ?
 Le sens-tu bien, mon frère ? Et lorsqu'en harmonie
 Deux fois par la beauté l'âme au corps est unie,
 Et qu'ensemble éveillés notre cœur et nos sens
 Dans un divin accord résonnent frémissants,
 De ces jeunes amours, dans le cœur le plus grave,
 Il reste un souvenir qui pour jamais s'y grave,
 Un parfum enivrant qu'on respire toujours ;
 Et les autres amours ne sont plus des amours. »
 Et cependant, pourquoi ce pénible voyage ?
 Aujourd'hui, dans quel but ? Et lorsque son image
 M'est demeurée entière et charmante, pourquoi
 Ternir ce pur miroir que je porte avec moi ?
 Un teint brûlé du hâle, une tempe amaigrie,
 Un œil cave, est-ce là mon ancienne Marie ?

C'était jour de dimanche et la fête du bourg :
 On chantait dans l'église ; et dehors, alentour,
 Sous le porche, la croix, les ifs du cimetière,
 Mille gens à genoux récitaient leur prière ;
 Parfois un grand silence, et tout à coup les voix
 Eclataient, et couraient se perdre dans le bois ;
 La messe terminée, à grand bruit cette foule ;
 Sur la place du lieu comme une mer s'écoule ;
 Alors appels joyeux, rires et gais refrains ;
 Les voix des bateleurs et des marchands forains ;
 Le sonneur sur le mur proclamant ses criées :
 A ses bons mots sans nombre éclats, folles huées ;
 Lui, d'un air goguenard, pressait les acheteurs,
 Et pour un blé si beau gourmandait leurs lenteurs ;
 Dans l'auberge voisine enfin l'aigre bombarde
 Qui sonne, les binious à la voix nasillarde,
 Les danseurs deux à deux passant comme l'éclair
 Et jetant en cadence un cri que perce l'air.

Devant l'un des marchands, bientôt trois jeunes filles
Se tenant par la main, rougissantes, gentilles,
Dans leurs plus beaux habits, s'en vinrent toutes trois
Acheter des rubans, des bagues et des croix.
J'approchai. Faible cœur, ô cœur qui bats si vite,
Que la peine et la joie, et tout ce qui t'excite
Arrive désormais, puisque dans ce moment
Tu ne t'es pas brisé sous quelque battement !
— Marie ! — Ah ! c'était elle, élégante, parée ;
De ses deux sœurs enfants, sœur prudente, entourée :
Belle comme un fruit mûr entre deux jeunes fleurs.
Le passé, le présent, le sourire, les pleurs,
Tout cela devant moi ! Qu'elles étaient riantes,
Ces deux sœurs de Marie à ses côtés pendantes !
C'était Marie enfant ; je voyais à la fois
Mes amours d'aujourd'hui, mes amours d'autrefois,
Mon ancienne Marie encor plus gracieuse ;
Encor son joli cou, sa peau brune et soyeuse ;
Légère sur ses pieds ; encor ses yeux si doux
Tandis qu'elle sourit regardant en dessous ;
Et puis, devant ses sœurs à la voix trop légère,
L'air calme d'une épouse et d'une jeune mère.

Comme elle m'observait : « Oh ! lui dis-je en breton,
Vous ne savez donc plus mon visage et mon nom ?
Maï, regardez-moi bien ; car pour moi, jeune belle,
Vos traits et votre nom, Maï, je me les rappelle.
De chez vous bien des fois je faisais le chemin.
— Mon Dieu, c'est lui ! » dit-elle en me prenant la main.
Et nous pleurions. Bientôt j'eus appris son histoire :
Un mari, des enfants. C'était tout. Comment croire
A ce triste roman qu'ensuite je contai ?
Ma mère et mon pays, que j'avais tout quitté ;
Que dans Paris, si loin, rêvant de sa chaumière,
Je pensais à Marie, elle, pauvre fermière ;
Que ce jour même au bourg j'étais en son honneur,
Et que de son mari j'enviais le bonheur :
Imaginations, caprices, fou délire
Qui glissait sans l'atteindre ou la faisait sourire !...
Il fallut se quitter. Alors aux deux enfants

J'achetai des velours, des croix, de beaux rubans,
 Et pour toutes les trois une bague de cuivre,
 Qui, bénite à Kemper, de tout mal vous délivre ;
 Et moi-même à leur cou je suspendis les croix,
 Et, tremblant, je passai les bagues à leurs doigts.
 Les deux petites sœurs riaient ; la jeune femme,
 Tranquille et sans rougir, dans la paix de son âme,
 Accepta mon présent. Ce modeste trésor.

Aux yeux de son époux elle le porte encor :

L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère :

L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

MARIE

O maison du Moustoir ! combien de fois la nuit,
 Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
 Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
 Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
 Une grêle fumée au-dessus, dans un champ
 Une femme de loin appelant son enfant,
 Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
 Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
 Entonne un air breton si plaintif et si doux
 Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous.
 Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
 Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
 Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
 J'escaladais la porte et courais au Moustoir ;
 Et dans ces souvenirs où je me sens revivre,
 Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
 Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
 Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
 Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
 Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
 Et l'aire, et le lavoir, et la grange ; en un coin,
 Les pommes par monceaux ; et les meules de foin,
 Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
 Et devant la maison un lit de paille fraîche.

Et j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit : à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre; et plus bas
(Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie;
Et, sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler elle me dit : « C'est vous ! »

MARIE

Passant avec amour ses doigts dans mes cheveux
Longs alors, et mêlés sans ordre sur mes yeux,
La dame d'un manoir me dit : « Savant poète,
N'aurai-je point mon tour dans quelque chansonnette,
Dans quelque chanson douce, ainsi que par millier
Votre âme bien aimante en compose, écolier,
Pour louer, au milieu de l'encens et des cierges,
Les beaux anges gardiens et la reine des vierges;
Ou pour chanter tous bas, sous un mur isolé,
Les fillettes du Scorf et celles de l'Ellé?
Vous rougissez!... Ah! oui, rougissez! Chose infâme
De préférer ainsi vilaine à noble dame,
A nos airs gracieux leurs pas pesants et lourds,
Et les coiffes de chanvre aux toquets de velours.
Rougissez!... Vos cheveux filés d'or et de soie,
Et si longs qu'en leurs flots ma main blanche se noie,
Certes n'auraient besoin, avec amour pareil,
D'huile ni de senteurs pour mieux luire au soleil.
Assez, bel écolier, assez pour telles filles
Qu'à votre chaperon passiez blanches coquilles,
Jaunes fleurs de landier, ou bien quelques bluets

Qui viennent sur le cou tomber en chapelets !
 Pourtant, à deux genoux si, confessant vos crimes,
 Aux dames de haut lieu vous adressiez vos rimes,
 Elles, d'un cœur facile et tendre à la pitié,
 Peut-être aussi diraient que tout est oublié ;
 Et près d'elles choyé, toujours mieux venu d'elles,
 Vous iriez tout couvert de bijoux et dentelles ;
 Qui sait ? sur leur épargne instruit à Pont-l'Abbé,
 Pauvre clerc vous pourriez en revenir abbé ! »

Cette amoureuse ainsi d'astuce non pareille,
 Sirène, me coulait sa musique à l'oreille ;
 Et je faillis, moi simple, être pris ; mais mon cœur,
 Tout bas se gourmandant, resta libre et vainqueur ;
 Puis, m'emmiellant un peu la bouche et le visage,
 Je fis cette réponse hypocrite, mais sage !

« Madame, les linots et les petits pinsons
 N'ont garde de chanter près des hautes maisons,
 Car là sont rossignols, oiseaux de Canarie,
 Plus savants à jeter une âme en rêverie ;
 Ainsi fais-je, Madame ; et, linot que je suis,
 Je chante à qui m'entend, et fredonne où je puis,
 Aux bois, le long des eaux limpides et courantes,
 Et pour quelques enfants belles, mais ignorantes ;
 Donc, Madame, excusez. Devant votre beauté
 Mon silence est respect, non incivilité ;
 Toujours, il durera, si Dieu ne me délivre
 Ce don rare et parfait que j'ai vu dans un livre,
 Le don de cette voix que l'ange Gabriel
 Fit entendre à Marie en descendant du ciel,
 Lorsque devant ses yeux, debout et face à face,
 De sa voix douce il dit : « Salut, pleine de grâce ! »
 Or, tel fut de ces mots l'angélique pouvoir,
 Qu'inhabile à le peindre, il le faut concevoir ;
 Comme si pour former cette langue idéale
 Un zéphire eût jeté sa plainte matinale,
 Un nuage du soir sa plus riche couleur,
 Et la rose, en mourant, le parfum de sa fleur,

Et que ces éléments, fondus par un Génie,
Eussent produit entre eux cette pure harmonie. »

MARIE

Partout des cris de mort et d'alarme ! Paris
S'entoure avec effroi de ses jeunes conscrits ;
Et du Nord, du Midi, des champs de la Lorraine,
Des jardins verdoyants de la riche Touraine,
Tous, enfants bien-aimés, déjà près d'être époux,
Accourent à grands pas au commun rendez-vous.
Sur l'habit du pays, qu'ils conservent encore,
Plus d'un porte une fleur ; et tous avant l'aurore,
Par bandes s'avancant aux deux bords du chemin,
Disent des chants de guerre en se tenant la main.
Liberté, seul amour que notre âme flétrie
Sente et poursuive encore avec idolâtrie,
De ce siècle sans foi seule divinité,
Regarde, à ton seul nom, regarde avec fierté
Se lever cette foule ardente, généreuse !
Dans tes prédictions si tu n'es point menteuse,
Quels biens, ô Liberté ! pourras-tu donc offrir
A ces nouveaux croyants qui pour toi vont mourir ?

Il faut partir aussi, Daniel ! Adieu ta ferme
Qu'un fossé large et creux contre les loups enferme,
Ton hameau recouvert d'un bois de châtaignier,
Et tes beaux champs de seigle ! adieu, jeune fermier !
Lorsqu'au lever du jour, joyeux, plein de courage,
Monté sur tes chevaux tu sortais pour l'ouvrage,
Avec toutes ses voix l'harmonieux matin
S'éveillait en chantant à l'horizon lointain ;
Le noir Ellé d'abord, ou le Scorf à ta droite
Roulant ses claires eaux dans sa vallée étroite ;
Et, tel qu'un doux parfum, le chant de mille oiseaux
S'élevant du vallon avec le bruit des eaux ;
La brise dans les joncs, qui siffle et les caresse ;
Puis, l'appel matinal de la première messe,
Répété tour à tour, comme un salut chrétien,

Du clocher de Cléguer à celui de Kérien. —
 Adieu, Daniel ! adieu le bourg, l'église blanche !
 Adieu ton beau pays ! Après vêpres, dimanche,
 Tes amis te verront pour la dernière fois,
 Et tu cacheras mal tes larmes sous tes doigts ;
 Car pour nous rien ne vaut notre vieille patrie,
 Et notre ciel brumeux, et la lande fleurie !

Mais avant de partir, si tu le peux, va voir
 Celle qui demeurerait chez sa mère au Moustoir,
 Comme si tu voulais, avant ton grand voyage,
 Visiter tes amis de village en village.
 Assis dans sa maison, alors regarde bien.
 Si quelque joie y règne, et s'il n'y manque rien,
 Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
 Et si dans son ménage enfin elle est heureuse.
 Regarde chaque objet pour me les dire un jour,
 Et que dans ton récit je les voie à mon tour.
 Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme.
 Est-elle belle encor comme au fond de mon âme ?
 Et ses petits enfants, prends-les entre tes bras,
 Et s'ils ont de ses traits tu les caresseras.
 Tu lui diras enfin (et toujours je t'en prie,
 Garde, en parlant, tes yeux attachés sur Marie)
 Que tu pars, devenu soldat de métayer,
 Que tu vas à Paris ; et, feignant de railler,
 Tu lui demanderas si d'une ardeur fidèle,
 Dans la grand'ville, ici, nul ne languit loin d'elle ;
 Puis, revenant encore à ton prochain départ,
 Dis-lui : « N'aura-t-il pas un mot de votre part ? »
 — Oh ! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
 Daniel, prends-les pour moi ! déjà sèches, qu'importe.

A MA MÈRE

Si je ne t'aimais pas, qui donc pourrais-je aimer ?
 Quand ton cœur au mien seul semble se ranimer,
 Lorsque dans tout le jour peut-être il n'est point d'heure
 Que ta pensée aimante autour de ma demeure

Ne vienne, redoutant mille lointains périls
Et des chagrins sans nombre et dont souffre ton fils !
Et quel est ton bonheur, sinon avec ta mère,
Mon autre mère aussi (car le destin sévère,
Sous lequel je me traîne et m'agite aujourd'hui,
Du moins me réservait en vous un double appui),
Toutes deux en secret quel bonheur est le vôtre,
Sinon de me pleurer, et toujours l'une à l'autre
De parler de celui que vous ne pouvez voir,
D'une lettre en retard qu'on eût dû recevoir,
Qui vous arrive enfin, mais rouvre vos alarmes,
Et que vous arrosez comme moi, de vos larmes ?
Et vous vous consultez ; et tu m'écris alors
Pour forcer ma paresse à de nouveaux efforts :
C'est mon sort, c'est le tien ; au besoin tu m'en pries ;
Et qu'il faut triompher de ces sauvageries,
De ces fières humeurs, de ces hauteurs de ton
Que me transmet mon père avec le sang breton ;
Puis viennent de ces riens, de ces mots, de ces choses,
Que toute femme trouve, en écrivant, écloses,
Qu'on baise avec transport, et qu'on relit tout bas !
Oh ! qui pourrais-je aimer, si je ne t'aimais pas ?
Et malgré tes avis, mes soins de toute sorte,
Si ma mauvaise étoile, enfin, est la plus forte,
Si je sens par degrés mon âme se flétrir
Et se miner mon corps, vers qui donc recourir ?
Vers toi, qui toujours douce, et bienveillante et bonne,
D'un reproche tardif n'affligerais personne,
Dont l'esprit indulgent n'a pas encor vieilli,
Dont le front, jeune encore, est demeuré sans pli !
Lorsque seule, en hiver, assidue à l'ouvrage,
Le soir, tu sentiras défaillir ton courage,
Songeant que, sans profit pour mon bien à venir,
J'ai quitté la maison pour n'y plus revenir ;
Quand ton cœur abîmé dans cette idée amère
Sera près de se rompre, alors prends, ô ma mère !
Prends ce livre qu'ici j'écrivis plein de toi,
Et tu croiras me voir et causer avec moi !
Tes conseils, mes regrets, nos communes pensées
Y sont avec amour et jour par jour tracées ;

Ce livre est plein de toi; dans la longueur des nuits,
 Qu'il vienne, comme un baume, assoupir tes ennuis!
 Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,
 De ta bouche riante, enfant, j'ai dû l'entendre;
 Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé;
 Ta bouche, à mon berceau, me l'avait révélé.

LE PAYSAGISTE

A Eugène Guyiesse

D'étranges bruits couraient dans toute la commune.
 Voici : depuis deux jours un homme en veste brune,
 Un monsieur inconnu, son cahier à la main,
 S'en allait griffonnant de chemin en chemin;
 Au bourg on l'avait vu, d'un coin du cimetière,
 Dessiner le clocher et les deux croix de pierre,
 Si bien que le clocher, quoique rapetissé,
 Sur son papier maudit semblait avoir passé :
 Aussi, garçon prudent, Mélèn, à son approche,
 Se cacha tout entier sous une grande roche;
 Puis, comme un écureuil sautillant dans les bois,
 Il monta sur un chêne en criant : « Je vous vois ! »
 Çà ! que voulait cet homme avec tous ces mystères ?
 Ce savant venait-il pour mesurer les terres ?
 Ou ne voulait-il pas emporter, ce sorcier,
 Les champs et les maisons couchés sur son papier ?

Mon ami, c'était vous ! Tendre et pieux artiste,
 Vous dessiniez ces lieux où par l'âme j'existe.
 Ils vivaient là deux fois par votre art créateur,
 Et le peintre achevait l'ouvrage du chanteur.
 Eh quoi ! vous avez pu pour moi quitter les vôtres,
 Vous, père, vous, époux, tel qu'il n'en est point d'autres ?
 Dans mes chers souvenirs vous mettant de moitié,
 Seul vous avez deux jours vécu pour l'amitié ?
 Ainsi vos yeux ont vu la terre de Marie,
 Vos pas du double fleuve ont foulé la prairie ;

Et leur taillis bordé de bois vert et de houx,
Berceau de poésie, a murmuré sur vous !

Cher Eugène, merci ! Votre pèlerinage
De tout ce que j'aimais m'a rapporté l'image :
La maison du curé, l'église, le manoir,
Ce que voyait mon cœur, mes yeux le peuvent voir,
Et d'ici je rends grâce à vos crayons noirâtres,
La terreur, dites-vous, des enfants et des pâtres.
Pour vous, dans leurs vallons rentrez sans nulle peur :
Mes lettres ouvriront la route au voyageur,
Et vous n'entendrez plus, en longeant son village,
Sur un chêne crier Mèlèn, l'enfant sauvage.

MARIE

Paris m'avait glacé par deux grands mois de pluie :
Alors, comme au soleil un jeune oiseau s'essuie,
Je m'enfuis vers Marseille, opulente cité,
Et dans tout son bonheur j'y retrouvai l'été
Le golfe étincelait, et son odeur saline
M'arrivait mollement jusques à la colline
Où, fatigué du bruit des chantiers et du port,
Parmi des arbrisseaux je pensais à mon sort.
« Que cette terre est chaude, et que ce soleil brille !
Disais-je ; mais où sont mes amis, ma famille ? »
Et voilà que mon cœur retourne vers Paris,
Et puis m'emporte au loin sous le ciel morne et gris
De mon pays natal : la bruyère est déserte ;
Sur les rocs du Poull-dû la vague roule verte ;
Chaque porte est fermée ; et l'on entend mugir
L'horrible vent de l'ouest aux angles du men-hîr.

Oui, Dieu veille sur nous ! Tandis que dans mes rêves
Je retrouvais ainsi ma province et ses grèves,
Et que, de lieux en lieux, errant sans le savoir,
Ma pensée arrivait d'elle-même au Moustoir,
Au tournant d'une allée, à travers quelques branches
Je vis sur le ciel clair flotter des coiffes blanches,

Et monter haletante, et le front tout en eau,
 Une fille portant les modes d'Arzannô;
 Derrière elle un marin venait tenant un cierge,
 Et du Fort-de-la-Garde ils allaient voir la Vierge.
 Ah! lequel dut sentir un bonheur plus subit,
 Moi, quand elle passa sous son étrange habit,
 Elle, quand, sur la route écartant les broussailles,
 Je lui criai bonjour en la:gue de Cornouailles?
 Le marin s'arrêta : Suzic, entendez-vous?
 Un homme du pays a parlé près de nous! »
 Je descendis vers eux. Il était de ma ville;
 Son brick au premier vent repartait chargé d'huile;
 Sa femme le suivait sur mer, dans ses longs cours,
 Avec son corset bleu tout bordé de velours,
 Ses coiffes qu'il aimait; telle qu'un jeune mousse,
 La nuit, elle chantait à bord d'une voix douce;
 Et, l'écoutant chanter, lui se croyait encor
 A l'ancre, dans les eaux profondes de l'Armor.
 « Ces gens-ci, me dit-il, admirent son costume,
 Mais c'est ainsi chez nous : tel bourg, telle coutume;
 Nos filles de la côte ont des vêtements noirs;
 Sur les coiffes, ailleurs, on place des miroirs. »
 Durant ces mots, voyant ce front mâle et sévère,
 Ces gestes de marin, je songeais à mon père.
 Il reprit : « Nous avons des crêpes, du lait doux :
 Venez nous voir à bord et causer avec nous. »

O Marseille! voilà comme en ton port antique
 Je vis, bien triste un jour, mon Armorique;
 Et lorsque cette femme apparut devant moi,
 Comme mon cœur s'emplit d'une si grande foi,
 Et se laissa si bien prendre à sa rêverie,
 Que, rendant grâce à Dieu, je me dis : « C'est Marie! »
 O Marseille! chez toi, pour ce bon souvenir,
 Et pour d'autres encor, je voudrais revenir!
 Ta campagne est brûlée, et sur tes monts de craie
 Il n'est point d'herbe humide ou de châtaigneraie;
 Mais la mer d'Orient te baigne de ses flots;
 Tes deux quais sont couverts de joyeux matelots;
 J'aime tes vieux bergers et les troupeaux de chèvres

Aux bassins de Meilhan le soir trempant leurs lèvres ;
 Enfin dans tes murs grecs si j'invoquais Platon,
 Des amis m'écoutaient volontiers, moi Breton :
 Ma race aux longs cheveux est fille de l'Asie,
 Et la lande a gardé la fleur de poésie.

LE RETOUR

Souvenirs du pays, avec quelle douceur,
 Hélas ! vous murmurez dans le fond de mon cœur !
 Couché dans les genêts, comme une jeune abeille
 Vous bourdonne en passant ses plaintes à l'oreille,
 Ou comme un grand nuage en traversant les cieux
 De fantômes sans nombre égaye au loin vos yeux,
 Souvenirs du pays, au-dedans de moi-même
 Ainsi vous murmurez ; et les landes que j'aime,
 Mes îles, mes vallons, mes étangs et mes bois,
 S'éveillent, et toujours et partout je les vois !

Bourgs d'Ellé, je reviens ! Accueillez votre barde !
 Vieux Matelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde !
 Place-toi sur ta porte, et pour moi joue un air
 Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker !

L'art est trop orgueilleux de ses beautés apprises,
 Dont le cœur est lassé dès qu'il les a comprises.
 L'art se pare et s'admire, et marche avec fierté ;
 Des pans de sa tunique il couvre la cité ;
 Son front est parfumé, son port plein de noblesse ;
 Mais il n'a point reçu la vie et la souplesse ;
 Les vents n'ont point bruni ses temples, ni les mers
 Reflété dans ses yeux leurs flots sombres et verts.
 Marie ! ô brune enfant dont je suivais la trace,
 Quand vers l'étang du Rorh tu courais avec grâce,
 Tout en faisant les blés, toi qu'au temps des moissons
 Les jeunes laboureurs nommaient dans leurs chansons,
 Entends aussi ma voix qui te chante, ô Marie !
 O tendre fleur cachée au fond de ma patrie,

Montre-toi belle et simple, et douce avec gaîté,
 Pareille au souvenir qui de toi m'est resté,
 Quand ta voix se mêlait, retentissante et claire,
 Au bruit des lourds fléaux qui bondissaient dans l'aire,
 Ou lorsque sur la meule, au milieu des épis,
 Tu venais éveiller les batteurs assoupis.
 Ne crains pas si tu n'as ni parure ni voile !
 Viens sous ta coiffe blanche et ta robe de toile,
 Jeune fille du Scorff ! Même dans nos cantons,
 Les yeux n'en verront pas de plus belle aux Pardons.
 Mais de ces souvenirs dont l'ombre m'environne
 C'est assez, feuille à feuille, éclaircir la couronne :
 Les fruits de mes amours qu'il me reste à cueillir,
 Dans mon cœur, pour moi seul, je les laisse vieillir.

Bourgs d'Ellé, je reviens ! Accueillez votre barde !
 Vieux Matelinn, l'aveugle, allons prends ta bombarde !
 Place-toi sur ta porte, et pour moi joue un air
 Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker !

O puissante nature ! en tous lieux, sur ta route,
 Tu répands la beauté qui charme et qu'on écoute ;
 De l'homme heureux et fort tu distrais les regards ;
 Et, quand notre destin gronde de toutes parts,
 En ces jours de discorde et de haine jalouse,
 Comme on baise en pleurant les lèvres d'une épouse,
 A ton souffle amoureux on vient se ranimer,
 Et dans ton sein fécond pleurer et s'enfermer !
 Ah ! quel père, aujourd'hui, la joie au fond de l'âme,
 En prenant son enfant des genoux de sa femme
 Et sous sa large main tenant ce jeune front,
 Heureux de s'y revoir, frais, souriant et blond,
 A ces rares instants où la vie est complète,
 Où l'âme se nourrit d'une douceur muette,
 Quel père tout à coup n'a frémi malgré lui,
 Songeant dans quel chaos le monde erre aujourd'hui,
 Et quel nuage épais, quelle sombre tempête,
 Semblent s'amonceler au loin sur chaque tête ?
 Bienheureux mon pays, pauvre et content de peu,
 S'il reste d'un pied sûr dans le sentier de Dieu,

Fidèle au souvenir de ses nobles coutumes,
Fier de son vieux langage et fier de ses costumes,
Ensemble harmonieux de force et de beauté,
Et qu'avec tant d'amour le premier j'ai chanté!

Bourgs d'Ellé, je reviens! Accueillez votre barde!
Vieux Matelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde!
Place-toi sur ta porte, et pour moi joue un air
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker!

MARIE

« Ouvre! c'est moi, Joseph! — Quoi! si tard en voyage!
N'as-tu pas rencontré les chiens près du village?
Bon Dieu! seul et si tard dans le creux des chemins!
A ce feu de Noël viens réchauffer tes mains.
Noël! t'en souvient-il? quand, pour bâtir la crèche,
Les prêtres nous menaient cueillir la mousse fraîche?
— Ne ris pas! c'est Noël qui chez toi me conduit :
Je viens entendre encor la messe de Minuit.
— Nous irons avec toi toute la maisonnée.
Ma jeune femme aussi. Car, depuis une année,
J'ai pris femme, au moment d'être soldat du roi.
A son tour, mon ami, près du feu conte-moi
Les pays d'où tu viens... C'est du vieux cidre! Approche!
Mélèn, appelez-nous au premier son de cloche. »

Soyez béni, mon Dieu! dans les biens d'ici-bas,
Ceux qu'on poursuit le plus, je ne les aurai pas.
Il en est quelques-uns, hélas! que je regrette;
Mais il en est aussi que la foule rejette,
Et votre juste main me les donna, mon Dieu!
Des biens que je n'ai pas ceux-ci me tiennent lieu.
Dans cette humble maison, près de ce chêne en flamme,
Ce soir, je vous bénis, et du fond de mon âme!
Par un gai carillon enfin fut annoncé
L'office de Minuit. « Le chemin est glacé,
Disait Joseph Daniel en traversant la lande.
Chaque pas retentit. Comme la lune est grande!

Entends-tu, dans le pré, des voix derrière nous ?
 — Oui, j'entends des chrétiens, des pasteurs comme vous.
 Ils ont vu cette nuit la légion des anges
 Passer et du Très-Haut entonner les louanges :
 Gloire à Dieu ! gloire à Dieu dans son immensité !
 Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !
 Et tous vont adorer Jésus, l'enfant aimable,
 Le roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable. »

O vivants souvenirs ! La nuit, par ce beau ciel,
 Tandis que nous marchions en célébrant Noël,
 Les arbres, les buissons, les murs du presbytère,
 Dans la brune vapeur passaient avec mystère.

Toute l'église est pleine ; et, courbant leurs fronts nus,
 Les pieux assistants chantent l'Enfant Jésus ;
 Chaque femme en sa main porte un morceau de cierge ;
 On a placé la crèche à l'autel de la Vierge ;
 Je reconnais les Saints, la lampe, les deux croix ;
 Enfin tout dans l'église était comme autrefois.
 Moi seul je n'étais plus debout, près du pupitre,
 Chantant à l'Évangile et chantant à l'Épître ;
 Mais, oublié des gens qui m'avaient bien connu
 Et s'informaient entre eux de ce nouveau venu,
 Je restais, comme une Ombre, immobile à ma place,
 Muet, ou pour pleurer les deux mains sur ma face.

A la Communion, quand le prêtre arriva
 Offrant le corps du Christ, mon front se releva.
 Les hommes, les enfants et les femmes ensuite
 Marchèrent lentement vers la table bénite ;
 Et, comme en un festin où beaucoup sont priés
 Les mets sont tour à tour servis aux conviés,
 Dès qu'un communiant avait reçu l'hostie,
 Du ciboire sortait la blanche Eucharistie.
 Seul encor je n'eus point ma part de ce repas.
 Mais quand, les yeux baissés, et murmurant tout bas,
 Les femmes s'avançaient vers la douce victime,
 J'essayai de revoir (Seigneur, était-ce un crime ?)
 Celle qui, près de moi, dans notre âge innocent,
 A votre saint banquet s'assit en rougissant.

Je ne la nomme plus ! Mes yeux avec tristesse
La cherchèrent en vain cette nuit à la messe ;
Dans la paroisse en vain je la cherchai depuis :
Elle a quitté sa ferme et quitté le pays ;
Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même :
Je vais, les bras ouverts, suivant celle que j'aime.

Terminons, il le faut, ce récit du passé,
Que je reprends toujours après l'avoir laissé...
Enfin la messe dite, et, vers la troisième heure,
Lorsque les assistants regagnaient leur demeure,
Mon hôte m'appela. « Quelque chose au retour
Nous attend, disait-il, sur la pierre du four. —
Hâtons-nous, hâtons-nous ! » disait la jeune femme.
Or tant d'émotions fermentaient dans mon âme,
Qu'au détour d'un sentier, soudain quittant Daniel,
Par la lande j'allai tout droit vers Ker-rohel ;
Et, de ces hauts rochers où brillait la gelée
A mes pieds regardant le Scorff et sa vallée,
Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour
Que rien n'interrompit jusqu'au lever du jour.
Il semblait à longs flots rouler vers la rivière,
Ou suivre le vent triste et froid de la bruyère :
Et c'était un appel à la Divinité,
Pour toute nation un vœu de liberté ;
C'étaient, ô mon pays ! des noms de bourgs, de villes,
D'épouvantables mers et de sauvages îles,
Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort
Luttant contre la main qui le traîne à la mort !...
Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
La race courageuse et pourtant pacifique,
Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : « Je veux ! »
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
Nous adorons Jésus, le dieu de nos ancêtres,
Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons !
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons :
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit recouverte de chênes !

LES BRETONS

J'entends au loin, j'entends les landes s'éveiller !
Au murmure des flots lasses de sommeiller,
Les paroisses d'Arvor veulent que je les nomme ;
Merlin dans son tombeau triomphe d'un long somme.
Dormez encor, Merlin ! O Bretagne, pourquoi,
Quand le monde inquiet partout marche sans loi,
Pêcheurs, sur vos îlots, pâtres, sous vos ramures,
Solitaires manoirs, pourquoi tous ces murmures ?
Où les prendre, ces chants que vous me demandez ?
Silence, ô mers de l'Ouest ! l'esprit souffre, attendez !
Au sortir de Paris, brasier qui toujours fume,
De mon cœur s'échappait ce cri plein d'amertume.
La Loire cependant m'entraînait sur ses eaux,
Et Nantes, la superbe, avec tous ses vaisseaux
M'apparaissait ; bientôt vint cette lande immense
Où comme en un désert la Bretagne commence :
La rivière profonde, un men-hîr isolé,
Et l'idiome pur depuis l'Inde parlé ;
La mer enfin, la mer ! les chênes au vert sombre ;
Près des champs de blé noir les hameaux couverts d'ombre ;
Des pèlerins passaient, leurs longs cheveux éparés ;
Et tout charmait mon âme, enivrait mes regards...
Le premier entre tous, ô vivante harmonie !
Si ma voix t'a chantée et si tu l'as bénie,
A ton appel nouveau j'accours ; je redirai,
Avant qu'il meure aussi, cet ensemble sacré.
Ta couronne est tombée, antique souveraine !
Mais ta grâce rustique est si douce et sereine,
Que ces vers consacrés à tes humbles beautés,
Chers aux Bretons, ces vers seront partout chantés.

LES QUÊTEURS

Un jour de la semaine, après cette humble fête,
Le vicaire partit pour faire au loin sa quête.

Deux notables de Scaer leur bâton à la main,
Décemment habillés, l'escortaient en chemin,
Et derrière eux Loïc conduisait par la bride
Le cheval, qui suivait d'un pied boiteux son guide,
Comme s'il prévoyait qu'en retournant au bourg
Son double bât d'osier, le soir, serait plus lourd.
L'aube pointait, la terre était humide et blanche,
La sève, en fermentant, sortait de chaque branche,
L'araignée étendait ses fils dans les sentiers
Et ses toiles d'argent au-dessus des landiers.
Première heure du jour, lorsque, sur la colline,
La fleur lève vers toi sa tige verte et fine,
Que mille bruits confus se répandent dans l'air,
Et que vers l'orient le ciel devient plus clair,
Heure mélodieuse, odorante et vermeille,
Première heure du jour, tu n'as point ta pareille !

Ainsi tout s'animait ; hommes, femmes, enfants,
Sortaient de leur village et s'en allaient aux champs.
En passant, chacun d'eux saluait le vicaire.
Quelques-uns l'arrêtaient pour causer d'une affaire,
De leurs foins déjà mûrs, de la belle saison ;
Ils lui disaient aussi d'entrer dans leur maison,
Qu'il serait bien reçu ; puis, à chaque notable,
Qu'un verre de bon cidre était prêt sur la table.
Bientôt le soleil parut. Son globe en feu
Embrasa devant lui l'espace vide et bleu ;
Sur la terre à longs traits il pompa la rosée ;
Et quand toute sa soif enfin fut apaisée,
Des bords de l'horizon l'astre silencieux
Avec tranquillité s'éleva dans les cieux.
Alors tout fut chaleur : les herbes et les plantes
Inclinèrent encor leurs têtes nonchalantes,
Et les quêteurs, marchant au milieu des épis,
Penchaient comme eux leurs fronts par le hâle assoupis.

Sous les chemins boisés, fatigués de leur course,
 Parfois ils s'arrêtaient, ou bien près d'une source
 Qui coulait fraîchement sur un lit de cailloux ;
 Car sans cesse on ne voit et l'on n'entend chez nous
 Qu'eaux vives et ruisseaux, et bruyantes rivières ;
 Des fontaines partout dorment sous les bruyères :
 C'est le Scorff tout barré de moulins, de filets,
 C'est le Blavet tout noir au milieu des forêts ;
 L'Ellé plein de saumons, ou son frère l'Izôle
 De Scaer à Kemperlé coulant de saule en saule,
 Et de là, pour aller ensemble à Lo'-Théa,
 Formant de leurs beaux noms le doux nom de Létâ ;
 C'est l'El-Orn que la mer sale de son écume,
 Et le triste Aber-Vrarh enveloppé de brume.
 Dans le creux d'un chemin les deux vieillards assis
 Sur les jours d'autrefois faisaient de longs récits,
 Jours de troubles civils, de tourmente, de guerre,
 Et que n'avaient pu voir Loïc ni le vicaire.
 Ceux-ci restaient pensifs ; le plus jeune pourtant
 Semblait d'un autre soin distrait en écoutant ;
 Et le jour du Pardon (peut-être on se rappelle)
 Comme ses yeux cherchaient le bas de la chapelle,
 Durant ces entretiens ses yeux à l'horizon
 Vers la forêt du Lorch cherchaient une maison.
 Puis, tous s'étant levés, de demeure en demeure
 Ils s'en allaient encore à la quête du beurre ;
 Bien peu leur refusaient ; et souvent sur leurs pas
 Eux-mêmes ils donnaient à ceux qui n'avaient pas.
 Ils virent tour à tour Ker-Gôz et ses prairies,
 Puis Ros-Zôz, le moulin aux collines fleuries,
 Les terres du Moustoir et de Saint-Guennolé,
 Et le hameau d'Hoël de ses arbres voilé.

.
 L'été, lorsque du ciel tombe enfin la nuit fraîche,
 Les bestiaux tout le jour retenus dans la crèche
 Vont errer librement : au pied des verts coteaux,
 Ils suivent pas à pas les longs détours des eaux,
 S'étendent sur les prés, ou, dans la vapeur brune,
 Hennissent bruyamment aux rayons de la lune.
 Alors, de sa tanière attiré par leurs voix,

Les yeux en feu, le loup, comme un trait, sort du bois,
Tue un jeune poulain, étrangle une génisse.
Mais avant que sur eux l'animal ne bondisse,
Souvent tout le troupeau se rassemble, et les bœufs,
Les cornes en avant, se placent devant eux ;
Le loup rôde à l'entour, ouvrant sa gueule ardente,
Et, hurlant, il se jette à leur gorge pendante ;
Mais il voit de partout les fronts noirs se baisser
Et des cornes toujours prêtes à le percer.
Enfin, lâchant sa proie, il fuit, lorsqu'une balle
L'atteint, et les bergers, en marche triomphale,
De hameaux en hameaux promènent son corps mort :
Tel le loup qu'on voyait ce jour-là dans Coat-Lorh.
O landes ! ô forêts ! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne, d'où te vient l'amour de tes enfants ?
Des villes d'Italie où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte ;
J'arrivais, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré ;
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale !
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare !
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux !

LES NOCES DE NONA

Dans le bourg de Carnac, du portail de l'église
Dont les menhirs brisés ont bâti chaque assise,
Une noce aujourd'hui sort d'un air grave et doux.
Les hommes, les premiers, accompagnaient l'époux.
Ce sont des laboureurs, des pêcheurs de la côte,
Et des marins aux traits hâlés, à la voix haute ;

Comme sur leur navire ils marchent en roulant.
 Puis, dans le goût de Vanne habillés de drap blanc,
 Viennent les invités d'Er-Déven, ceux des îles,
 Les gens d'Enn-Tell. Et tous se placent sur deux files,
 Afin de voir passer entre ce double rang
 La gentille Nona, la fille de Mor-Vran.
 Mais Nona, dans l'église, à genoux sur la pierre,
 S'oubliait et disait prière sur prière.
 Eux cependant, le front au soleil découvert,
 Ils regardaient au loin briller l'Océan vert,
 Et du côté de l'est, sur leurs landes stériles,
 Les immenses menhirs, ces géants immobiles.

Silence ! la voici ! Lentement, lentement,
 La voici qui s'en vient vers l'époux son amant ;
 Et derrière elle aussi cent vierges d'Armorique,
 Avec les yeux baissés et d'un air si pudique
 Qu'à les voir s'avancer sous leurs coiffes de lin,
 Du limon le plus blanc et du fil le plus fin,
 Vous diriez, à les voir si calmes, des novices
 Sortant de leur chapelle à la fin des offices ;
 Ou plutôt dans Carnac (tant sur nos bourgs chrétiens
 Semble planer encor l'ombre des dieux païens !)
 De la blanche Corric on dirait des prêtresses,
 Alors qu'au mois d'Even, durant les sécheresses,
 Pour contraindre la pluie à descendre du ciel,
 Elles allaient, le soir, cueillir la fleur de Bel,
 Et parmi les rochers, les ronces, les décombres,
 En regardant la terre erraient comme des Ombres.

De gais enfants du bourg, tenant un arbrisseau,
 Sont devant le portail ; sur l'arbre est un oiseau ;
 Il faut que Nona prenne et lance dans l'espace
 Ce prisonnier du ciel qu'un ruban rouge enlace :
 Symbole délicat dont le sens est caché
 Et que l'esprit flétrit sitôt qu'il l'a touché.
 Avec ses ciseaux fins déjà la jeune belle
 S'approche, et le bouvreuil sautille et bat de l'aile,
 Quand Mor-Vran pousse un cri de joie ; et vers la mer
 Un étranger s'avance en habit de Kemper,

Ses cheveux dénoués, et ses immenses braies
D'une ceinture en cuir sortant à mille raies.
« Loïc, c'est vous, enfin ! Depuis trois jours, Daûlaz,
Je regardais la route, et vous n'arriviez pas !
Je disais : Le saunier aura perdu ma lettre,
Ou le vieux matelot est oublié peut-être.
Enfin, Dieu soit loué !... Vous ! sachez, mes amis,
Qu'un jour, passant à Scaer, des buveurs du pays
S'étaient rués sur moi, quand ce brave jeune homme
Me sauva sous les pieds de ces bêtes de somme.
Place à lui ! je lui dois une place d'honneur. »

« — Votre lettre, ô Mor-Vran, m'a rempli de bonheur.
J'étais triste ; le prêtre à qui s'ouvre mon âme
Déjà n'espérait plus d'en rallumer la flamme ;
Mais, sur votre billet, il m'a dit de partir.
Cheminant jour et nuit, depuis lors, sans mentir,
J'ai vu bien des forêts, des landes, des villages ;
Ce matin, me voici près des vagues sauvages ;
Excusez si mes yeux sont dans l'étonnement,
Et si, venant de loin, je parle étrangement.
Mais, vous-mêmes, pourquoi ces immenses bruyères ?
Et pourquoi vivez-vous dans ces forêts de pierres ? »

Le nouveau marié répondit : « Ecolier,
Votre accent, il est vrai, nous est peu familier ;
Mais, comme vos habits, si vos discours sont autres,
Les penchants de nos cœurs, je le crois, sont les vôtres.
Soyez le bienvenu ! Quant à tous ces rochers,
Ils font l'étonnement de bien des étrangers.
Un savant nous a dit qu'aux temps païens, des prêtres
Couchaient sous ces granits les guerriers nos ancêtres :
Sous chaque pierre un corps repose enseveli.
Pourtant nous les nommons Soldats-de-Cornéli.
Ecoutez : les soldats de deux rois idolâtres
Poursuivaient notre saint déjà l'ami des pâtres,
Et sur un chariot traîné par de grands bœufs
Le bon vieux Cornéli se sauvait devant eux ;
Or, voici que la mer, terrible aussi, l'arrête ;
Alors le saint prélat, du haut de sa charrette,

Tend la main : les soldats, tels qu'ils étaient rangés,
 En autant de menhirs, voyez ! furent changés.
 Telle est notre croyance ; et personne n'ignore
 Que le patron des bœufs, c'est ici qu'on l'honore :
 Aux lieux où la charrette et le saint ont passé,
 Le froment pousse encor plus vert et plus pressé. »

« — Bien ! repartit le clerc. Dieu vit dans cette histoire,
 Et tous les cœurs bretons sans peine y doivent croire.
 Mes hôtes, à présent dirigez mes deux yeux
 Vers celle-là qui fait votre orgueil, jeune et vieux.
 Je cherche autour de nous quelle est la plus gentille :
 Montrez-moi votre femme, amis, et votre fille. »

Les traits du vieux marin brillèrent, et l'époux,
 S'il eût été moins fier, certes eût été jaloux.

Des filles, des enfants, tous les gens de la fête
 Environnaient Nona ; l'un d'eux, à pleine tête,
 Criait : « Nona ! sauvez, sauvez le prisonnier ! »
 Le bouvreuil tout tremblant sautait sur l'épinier.
 Du bout de ses ciseaux enfin la jeune belle
 Coupe le lacet rouge ; et l'oiseau, d'un coup d'aile,
 L'oiseau, comme l'éclair, remonte vers les cieux ;
 Et les petits enfants, avec des cris joyeux,
 Appelaient, appelaient le bel oiseau volage
 Qui déjà, roi des airs, chantait dans un nuage.

Ces choses-là, Daülaz les vit en arrivant,
 Et bien d'autres encor qu'on observe en rêvant,
 A l'âge où l'âme est tendre et quand l'œil étincelle,
 L'inquiet voyageur les écrivit à celle
 Qui remplissait son cœur de troubles et d'ennuis,
 Hélas ! et le forçait de quitter le pays.

RETOUR EN CORNOUAILLE

Je veux le dire encor : cette histoire, je l'aime !
 Si mon pays mourant revit dans mon poème,

Toute la vie humaine y trouve aussi sa part,
Du berceau de l'enfant au tombeau du vieillard.
Après les purs amours cachés sous les feuillées
Les glas de mort viendront et les noires veillées,
Les veuves dont les pleurs inondent un cercueil,
Et les barques sombrant la nuit sur un écueil;
Puis le pauvre mineur cherchant son pain sous terre;
Ou, sans pain, sans abri, le hardi réfractaire;
Les durs travaux des champs, les joutes des lutteurs,
Et les noces aussi, leurs danses, leurs chanteurs;
Et landes, bois, vallons où la douleur s'émousse;
Enfin tout ce qui fait la vie amère et douce!

Or, trois femmes de Scaer, le matin du Pardon,
D'une meule de cire à la sainte ont fait don,
Et puis dans sa fontaine elles plongent ensemble
Un enfant de quatre ans qui s'agite et qui tremble :
Ces trois femmes sont Guenn et ses filles; l'enfant
Qui tremble entre leurs mains et si fort se défend,
Est le petit Nannic. — Depuis quelques semaines,
Comme s'il n'avait plus que de l'eau dans les veines,
L'enfant dépérissait; maigre et le corps enflé,
Lui, plus rouge autrefois qu'un pavot dans le blé,
Il restait accroupi dans un des coins de l'âtre
Où la fièvre minait son petit corps bleuâtre,
Refusant de manger, et pleurant quand ses sœurs
Lui venaient, près du feu, dire quelques douceurs.
Guenn-Du, voyant sécher ce fruit de sa vieillesse,
Disait : « Je l'aimai trop, Dieu punit ma faiblesse. »
Et lui, de jour en jour, s'affaiblissait, hélas!
Lorsque vint à passer la mère de Daûlaz.
Laisant au coin du bois sa charge de feuillage,
Volontiers, vers le soir, elle entraît au village;
Les deux sœurs la fêtaient; et son fils, au retour,
L'interrogeait longtemps sur Anna, son amour.
« Dieu! quel vent a flétri cette jeune bouture,
Dit-elle, et de quel mal meurt votre créature?
— Ah! reprit Guenn, l'enfant a mangé des fruits verts,
Et, j'en ai peur, son corps est tout rempli de vers.
A voir les médecins son père Hoël s'apprête,

Mais la ville est bien loin, et le prix nous arrête.
 — Les médecins, Guenn-Du ! le riche en a besoin ;
 Mais des remèdes sûrs, sans les chercher si loin,
 Le pauvre en a partout ! Le pauvre a ses ressources !
 Pour lui, Dieu n'a-t-il point amassé l'eau des sources ?
 Scaer a la sienne aussi. De sa crosse d'argent,
 Votre sainte patronne, appui de l'indigent,
 La fit jaillir de terre, et cette bonne abbesse
 Par soixante canaux l'emplit dès qu'elle baisse.
 C'est presque une rivière, et fraîche et sans couleur,
 Et qui vaut pour le goût le cidre le meilleur.
 Dans vos maux, croyez-moi, n'espérez en personne,
 Mais demandez au ciel, et prenez ce qu'il donne...
 Vers trois ans, mon Loïc, si robuste aujourd'hui,
 Languissait tristement d'un sort jeté sur lui ;
 Comme votre Nannic, il était maigre et blême :
 Alors, par le conseil d'une femme qui m'aime,
 Je partis pour le bourg, mon fils entre les bras
 (Car le pauvre chétif n'aurait pu faire un pas) ;
 Là, je trempai son corps nu dans la fontaine
 (C'était au mois de mai, le jour naissait à peine) ;
 Je regardais ses pieds pour juger de son sort :
 S'il les eût retirés, c'était un enfant mort ;
 Mais il les allongea, de façon si gentille
 Qu'on eût dit dans la source une petite anguille. »

C'est ainsi que Guenn-Du, le matin du Pardon,
 D'une meule de cire à la sainte a fait don,
 Et puis mené son fils à la source bénite
 Où le mal disparut (disons-le tout de suite).

LA CHARRETTE-DE-LA-MORT

Nous sommes aux jours noirs qui précèdent l'hiver,
 Et la mort veut entrer dans un hameau de Scaer.
 Etendu sur son lit de douleur, un pauvre être
 Pour sortir d'ici-bas n'attend plus que le prêtre ;

La famille est assise à l'entour du foyer ;
 Le dogue sur le seuil ne cesse d'aboyer ;
 Tout gémit ; l'ouragan sur le toit se déchaîne,
 Et la pluie à torrents bat la porte de chêne.

Par cette nuit de deuil, monté sur son cheval,
 S'en venait cependant le vieux curé Moal ;
 Deux hommes l'escortaient : ils ouvraient les barrières,
 Ou guidaient la monture au bord des fondrières.
 L'eau ruisselait. « Pourvu, s'écria le vieillard,
 Que pour sauver ton maître il ne soit pas trop tard !
 — Dam ! si son âme au ciel veut remonter sans crainte,
 Il est temps de verser sur son corps l'huile sainte :
 Il râle, je vous dis. — Mais, demanda Loïc ,
 Ses filles ? — Parlez-vous d'Hélène ou d'Annaïc ?
 Ah ! jeune homme, on dirait deux cœurs que le feu grille !
 C'est la neige qui fond ! Lorsque la blonde fille
 De Léon arriva, ce fut un jour fatal :
 Si sa mère allait mieux, son père allait plus mal ;
 Sur l'heure elle me dit : « Courez au presbytère ! »
 Mais lui songeait encore au ciel moins qu'à la terre.
 Ce soir, comme il baissait, les deux sœurs et Lilèz
 Sont allés à la croix dire des chapelets ;
 Et la mère alluma dix morceaux de bougie,
 Cinq cierges pour la mort, cinq cierges pour la vie :
 Si ces derniers s'usaient ou s'éteignaient d'abord,
 C'en était fait d'Hoël, le malade était mort.
 J'attendais au logis. Donc, voyant les deux vierges
 Qui rentraient en criant avec leurs bouts de cierges,
 J'ai compris ; et, malgré la pluie et le temps noir,
 J'ai couru vers le bourg pour faire mon devoir...
 Mais prenez garde au chien. Derrière, Bleiz, derrière ! »

Quand la porte s'ouvrit, la famille en prière
 Se leva ; le vieux prêtre, à ce morne salut,
 Comme pressé d'agir monta sur le bahut :

« Eh bien ! mon fils, eh bien ! ma chère créature,
 Vous voilà donc malade ? — Oui, dans mon corps j'endure

'Tout ce qu'il faut souffrir pour mériter le ciel :
 Mes jambes et mes bras, tout enflé. — Pauvre Hoël !
 — Mais je finis mon mal. Voir un prêtre à cette heure,
 C'est quasi voir la mort entrer dans sa demeure.
 — Hoël, vous me craignez plus qu'on ne craint les loups
 Si vous veniez chez moi je n'irais pas chez vous.
 N'êtes-vous pas chrétien ? A votre dernier somme,
 Si l'heure en est venue, il faut songer, vieil homme.
 Soignons l'âme, le corps pourra s'en trouver bien.
 Dans votre lit de mort irez-vous comme un chien ?
 Oh ! je te forcerai, pécheur, d'ouvrir la bouche !
 Deux Esprits avec moi sont assis sur ta couche :
 A droite le bon Ange, à gauche le mauvais.
 De l'Ange et du Démon, choisis, ou je m'en vais !...

Ah ! chrétiens, louez Dieu ! cet homme enfin m'écoute :
 Laissez-moi le guider dans sa nouvelle route. »

L'aveu fut long. Hoël sous des replis cachés,
 Prudemment dans son cœur retenait ses péchés ;
 Ce livre où le curé voulait lire sans cesse,
 Hoël le refermait toujours avec adresse.
 Enfin, le confesseur rappela les enfants ;
 Et leur mère Guenn-Du s'installa sur les bancs.

.
 Avec un linge fin alors elle essuyait
 Les lèvres du mourant, et, tremblante, essayait,
 En ramenant sur lui ses draps, sa couverture,
 D'apprêter à son corps une place moins dure,
 Puis elle l'appelait ; mais, appels superflus !
 Hoël ouvrait la bouche et ne répondait plus.

La chose en étant là, les deux bonnes veilleuses
 A l'écart se font signe, et ces femmes pieuses,
 En main leur chapelet, sur un ton languissant,
 Se mettent à prier pour leur agonisant.
 A genoux près du feu, leurs coiffes rabattues,
 On les prendrait ainsi pour deux blanches statues.
 L'orage sur le toit tombe toujours à flots,
 Et des lits des enfants s'échappent des sanglots

Qui déchirent leur mère. Ensuite un grand silence.
 Une veilleuse alors de sa place s'élançe
 Vers le lit du malade, et voyant ses deux bras
 Sans relâche occupés à retirer les draps,
 Près de la veuve en pleurs sous sa coiffure épaisse
 Elle revient s'asseoir, et dit tout bas : « Il baisse. »

Vers minuit, quand les morts, froids et silencieux,
 Tous rangés à la file, ensemble ouvrent leurs yeux,
 Hoël recommença ses cris : c'était le râle,
 Pareil à la vapeur dans le tube en spirale,
 Qui montait, descendait, remontait dans son cou.
 Mais quelqu'un manquait là pour frapper le grand coup.

Je l'entends ! je l'entends, priez Dieu, sa charrette,
 Couverte d'un drap blanc et que mène un squelette,
 Arrive de la lande : aux sifflements du vent
 Elle a fait quatre fois le tour du Vieux Peûl-Van ;
 Malgré les joncs, les rocs, les bruyères arides,
 Traversant à grand bruit la Trêve-des-Druides,
 Elle franchit dans l'ombre, avec ses blancs coureurs,
 Le Village-du-Barde et celui des Terreurs ;
 Tous les oiseaux de nuit la suivent ; elle longe
 Le bois de Garz-Cadec, et, d'un bond, tombe et plonge
 Jusqu'au creux du vallon ; la Charrette-de-Mort
 En cahotant remonte et roule dans Coat-Lorh !

Guenn, ses cheveux épars sur sa tête grisâtre,
 S'est levée en sursaut sur la pierre de l'âtre :

« Je l'entends ! je l'entends ! c'est le Char-de-l'Ankou ! (1)
 Hoël s'en va ! la Mort l'emporte dans son trou !
 Prenez garde en mourant qu'un de ses yeux vous voie !
 Prenez garde surtout que son âme se noie !
 Videz tous les bassins, tous les seaux, tous les muids !
 Jetez l'eau de la fontaine et jetez l'eau de puits ! »

Atroce ! ô vision sauvage ! âme en délire !

(1) L'Oubli, surnom de la Mort.

Ah ! si le barde encor chantait avec la lyre,
 A ces cris insensés, sortis de la forêt,
 Avec ses cordes d'or la lyre se romprait ;
 Car au fond de mon cœur, cette harpe vivante,
 J'ai senti tous mes nerfs tressaillir d'épouvante !
 Oui, celui qui naguère, assis au Pont-Kerlô,
 Laisait pendre en riant ses pieds au fil de l'eau,
 Et chantait tout le jour sur la lande fleurie
 Avec un autre enfant qui s'appelait Marie ;
 Près du lit d'un défunt celui-là vient s'asseoir ;
 Et la pluie et l'orage, et les horreurs du soir
 L'attirent, aujourd'hui que sa race succombe,
 Et qu'un vent glacial entraîne vers la tombe
 Tout ce qui fut beauté, tout ce qui fut amour,
 Mais, Seigneur, pour renaître et refleurir un jour !
 Souffle donc, vent glacé ! sur ce grabat de paille,
 Il est prêt à chanter, le barde de Cornouaille !
 Veilleuses et veilleurs, recommencez vos cris :
 Arrache de ton front, veuve, tes cheveux gris !
 Que le Char-de-la-Mort passe encore et repasse !
 Et vous, marteaux de fer, clouez, clouez la châsse !...

LA NUIT DES MORTS

Les soirs d'automne, après une humide journée,
 Il est doux de causer devant la cheminée,
 Tous en rond, les enfants assis sur vos genoux,
 Et le chien gravement installé devant vous.
 Tandis que les fuseaux tournent aux doigts des femmes,
 Il est doux d'écouter, les deux mains sur les flammes,
 Des contes merveilleux de pays enchantés,
 Et depuis des mille ans les vieux airs répétés,
 Où revit la Bretagne avec toute sa gloire,
 Et dont le noble peuple a gardé la mémoire.
 Ainsi dans les manoirs, où chaque souterrain
 A son dragon de feu, chaque préau son nain ;
 Puis, après les géants, les grandes passes d'armes,
 Un simple chant d'amour qui fait venir les larmes.

Chez la veuve d'Hoël tous les soirs tristement
S'écoulaient en silence et dans l'isolement ;
Si le fidèle clerc arrivait le dimanche,
Les trois femmes pleuraient sous leur coiffure blanche ;
Et le conscrit Lilèz, sur un banc à l'écart,
Jeune homme désolé, songeait à son départ...

Quand novembre amena sa première soirée,
Cette nuit cependant fut une nuit sacrée ;
Car du pays de Vanne au pays de Léon,
De Cornouaille en Tréguier il n'est pas un Breton,
Bûcheron dans les bois, ou pêcheur sur les côtes,
Qui chez lui, ce soir-là, n'attende bien des hôtes.
Dès que le dernier chant de la Fête des Saints
Est fini, les voilà, pareils à des essaims,
Ou comme des graviers roulés dans la tempête,
Qui sortent par millions, et volent à leur fête ;
Ils vont rasant le sol, pêle-mêle, hagards ;
Et le seuil des maisons, les courtils, les hangars,
Les granges, tout s'emplit ; ils remplissent l'étable,
Tous les bancs du foyer, tous les bancs de la table ;
Et même dans vos lits, sous vos draps chauds et doux.
Eux, toujours frissonnants, se couchent près de vous :
Vous ne les voyez pas ; mais, la nuit, sur la face
On sent comme un vent froid, un petit vent qui passe.

C'était pour eux qu'Anna, laissant là son rouet,
Le front tout en sueur, près du feu travaillait.
Elle avait délayé sa meilleure farine,
Pris son bois le plus sec, sa graisse la plus fine,
Et tandis que son monde à vêpres priait Dieu ,
Elle, seule au logis, étendait sur le feu
Ses crêpes de blé noir pour cette race étrange
Qui, dans toute l'année, un seul jour boit et mange.
Quand la flamme brillait trop vive, par instant
De la porte de chêne elle ouvrait un battant,
Et, devant sa maison, elle voyait dans l'aire
La brume s'étendant plus blanche qu'un suaire.
Or la pâte cuisait encor lorsqu'à la nuit,
Par-dessus la forêt, au loin elle entendit

Les deux cloches du bourg, qui, de leurs voix funèbres,
Eveillaient en sursaut les morts dans les ténèbres ;
Car la fête s'ouvrait, et le long des fossés
Les gens s'en revenaient causant des trépassés.

« Jésus-Christ ! cria Guenn, comme avec sa famille
Elle entrait au logis, que fait là cette fille ?
Par une telle nuit balayer la maison !
Vous ne savez donc pas, ô fille sans raison,
Que le monde est couvert ce soir d'âmes en peine,
Et qu'ici votre père en pleurant se promène !
Avec votre balai voulez-vous le blesser ?
Les âmes des aïeux, voulez-vous les chasser ?
— Oh ! dit Anna, pardon ! mon âge est jeune encore,
Ma mère ; et vous savez des choses que j'ignore.
— Eh bien ! à cette table, enfants, asseyons-nous.
Mais, Lilèz, mon neveu, mes deux filles, et vous,
Alan, ne mangez pas jusqu'aux dernières miettes,
Et laissez quelque chose au bord de vos assiettes :
D'autres vont prendre place autour de ce bahut ;
N'égouttez pas le verre où vos lèvres ont bu. »
A ces mots, sur la table Anna posa ses crêpes.
« Oh ! tous vont là-dessus tomber comme des guêpes !
Dit sa sœur. Mais, Lilèz, apportez, s'il vous plaît,
La grande jatte au beurre : ils sont friands de lait.
— Surtout, reprit Guenn-Du, n'éteignez pas la braise.
Ici, dans le foyer, Alan, plaçons ma chaise..
Mes filles, à présent venez me décoiffer :
Les morts ont à manger, à boire, à se chauffer. »

Déjà tous sont au lit, les enfants et la mère ;
Mais pour fermer leurs yeux le sommeil ne vient guère.
Hé ! qui pourrait trouver du sommeil ici-bas
Lorsque dans leur linceul les morts ne dorment pas ?
A chaque bruit des bancs ou de la cheminée,
Tous les gens du hameau tremblaient ; la sœur aînée
Prenait sa jeune sœur Annaïc dans ses bras,
Et celle-ci cachait sa tête sous les draps.
Les hommes, plus hardis, poursuivaient leur prière,
Ou, la tête avant, autour de la chaumière

Ils regardaient dans l'ombre; eux-mêmes, tout à coup,
Ils ont senti le souffle arrêté dans leur cou :
A l'heure où le brasier était près de s'éteindre,
S'éveillant à demi, le chien s'est mis à geindre;
Dans la cour on entend un bruit lourd de sabots;
Des hommes qui de loin murmuraient quelques mots
S'approchent, et, frappant trois grand coups sur la porte,
Chantent à l'unisson d'une voix lente et forte :

« Si dans cette maison vous êtes endormis,
Voici la Nuit-des-Morts : réveillez-vous, amis !
Pour tant de morts et tant de mortes,
C'est Dieu qui nous a dit de frapper à vos portes.

« Priez pour eux, ô vous qui dormez dans vos draps !
Les vivants sont légers, les enfants sont ingrats :
Sur un lit de braise et de soufre
Votre père, là-bas, peut-être crie et souffre.

« L'argent vient et s'en va; pourtant, je vous le dis,
Pour un denier beaucoup perdent leur paradis.
Hélas ! ouvrez votre paupière,
Et pour les pauvres morts priez Dieu sur la pierre !

« Soyez honnêtes gens, ayez peur du péché;
Donnez bonne mesure et bon poids au marché;
Donnez, donnez bonne mesure :
Jésus-Christ vous rendra le tout avec usure.

« Sur ses ailes de feu, comme un oiseau du ciel,
Et sa balance en main, descendra saint Michel;
Debout sur ses ailes de flamme,
Dans sa balance d'or il pèsera votre âme.

« Alors d'un autre lit vous aurez tous besoin !
Pour chevet vous aurez un bourrelet de foin,
Autour de vous des toiles blanches,
Et sous la terre humide et pesante cinq planches.

« Ce chant, mes bons amis, est un chant de douleurs;
A l'homme le plus dur il doit tirer des pleurs.

Priez pour les morts et les mortes :
 Nous allons avec Dieu frapper à d'autres portes... »

Les chanteurs s'éloignaient ; et tous les habitants,
 Attendris sur leurs morts, y pensèrent longtemps ;
 Et le conscrit disait : « Ma pauvre âme peut-être
 Ainsi viendra pleurer devant cette fenêtre. »

Ah ! le sombre hibou qui vole d'if en if,
 Aux oiseaux réveillés jetant son cri plaintif,
 Est moins triste, moins triste est la voix des chiens vagues
 Par un soir d'ouragan hurlant contre les vagues,
 Qu'en ce premier novembre, où nul astre ne luit,
 Le cantique des Morts errant toute la nuit !...
 Des clercs, des mendiants, de village en village,
 Se plaisent à semer partout ce chant sauvage,
 Pour rappeler à ceux qui dorment dans leurs lits
 Ceux qu'en la terre froide ils ont ensevelis,
 Mais qui viennent ce soir, dégagés de leurs langes,
 Aux vivants se mêler : innombrables phalanges,
 Tourbillons plus serrés que ne sont à la fois
 Les sables de la mer et les feuilles des bois.
 Tous ces bruissements qui passent dans les ronces,
 A vos chants désolés, chanteurs, sont leurs réponses.

Par cette nuit de deuil, un barde, un voyageur,
 Errait sur les confins de Scaer. Pieux songeur,
 Il venait recueillir ces cantiques funèbres
 Qu'enfant il écoutait, pâle, dans les ténèbres,
 Et visiter ses morts ; et ce peuple léger
 Dans la brume semblait près de lui voltiger :
 Parents, premiers amis, jeunes filles aimées,
 Enfants qui l'an passé jouaient sous les ramées,
 Et ceux des anciens temps que leur pesant menhir,
 Leur cercueil de granit, ne saurait retenir ;
 Prêtres, bardes, guerriers, toute une foule étrange
 Qui vient voir en pleurant comme chez nous tout change.
 Près du tertre où longtemps dans son rêve absorbé
 Ce pieux voyageur sur la lande est tombé,

Comme la troupe morne et frêle tourbillonne,
Telle que le brouillard qu'un vent pousse et sillonne !
Puis, éprise, on dirait, d'amour pour ce vivant,
DouceMENT, elle vient sur son front se penchant.

DRUIDES

« Au Village-d'Heusus, où vont s'ouvrir les fêtes,
Nous allons, et le lierre a couronné nos têtes.
Devant nous brillera le gui dans l'arche d'or,
Ce symbole vivant de l'immortel Ior ;
Car des premiers, ouvrant au jour le sanctuaire,
Nous avons entrevu l'invisible Ternaire.
Ne laisse pas flétrir nos saints noms dans les cœurs
Les bienfaits des vaincus, redis-les aux vainqueurs. »

CHEFS DE CLANS

« Le Brenn a convoqué cette nuit dans sa chambre
Tous les chefs aux sayons rayés, aux colliers d'ambre ;
Et les lances de frêne, aux dards envenimés,
Se croiseront dans l'air, comme aux jours renommés
Où sur le Frank barbare elles volaient, pareilles,
Dans leurs frémissements, aux rumeurs des abeilles
Ne laisse pas mourir ces hauts faits dans les cœurs,
Et dis que les vaincus souvent furent vainqueurs. »

BARDES

« Ce soir résonneront au Village-du-Barde
Les chants que des morts seuls le long souvenir garde :
S'ils éclataient au jour, ces fils des harpes d'or,
Ils bouleverseraient les communes d'Arvor,
Elles qui, du passé toujours émerveillées,
A la voix des vieillards pleurent dans les veillées !
Ces échos de nos chants, maintiens-les dans les cœurs,
Toi qui ne chantes pas seulement les vainqueurs. »
Scaer, où le voyageur ouvre des yeux avides
A cet antique nom la Trève-des-Druides,
Et revoit, comme au temps des premières tribus,
Les villages du Barde, et du Brenn, et d'Heusus ;

O Scaer ! en traversant ta bruyère sacrée,
 Quel ami du passé n'irait, l'âme inspirée,
 Et ne verrait surgir, sol des traditions,
 Par une telle nuit de telles visions ?

Pour répondre à l'appel de ces âmes antiques,
 Le voyageur, chargé de vapeurs léthargiques,
 S'agitait, quand vers lui sembla venir encor
 Un cortège royal au front couronné d'or.
 Le premier, c'est Conan, prince vêtu d'hermine,
 Conquérant fondateur que sa gloire illumine ;
 Et, la dernière, Anna, qui montre tout en pleurs
 D'une main sa couronne et de l'autre trois fleurs.
 Chacun d'eux fièrement élevait un trophée ;
 Erec, son bleu manteau brodé par une fée ;
 Un autre feuilletait le livre de ses lois,
 Comme Numa le sage et d'autres savants rois.
 Celui de qui le front sur tous les fronts s'élève
 Avait un pallium à l'entour de son glaive :
 Un prêtre, un saint vieillard, de sa main le vêtit,
 Et sur d'autres vieillards librement l'étendit.
 Mais rois, ducs ou barons, tous présentaient au barde
 Des armes en tronçons rouges jusqu'à la garde.
 Puis, trente chevaliers. Un des Trente en passant
 Cria : « J'ai soif ! — Eh, bien Béaumanoir, bois ton sang !... »
 O salles de Coat-Lorh, sortez de vos décombres !
 Pierres, rassemblez-vous ! Montez, murailles sombres !
 Sur ces fiers visiteurs suspendez vos arceaux ;
 Mais ne vous fermez pas à leurs humbles vassaux.
 La houe et le fléau, comme d'anciens esclaves,
 Ils les portaient encore ; et, tout pâles et hâves :
 « N'auras-tu point pitié, barde, de notre sort,
 Nous qui n'avons trouvé de repos qu'à la mort ?
 — O laboureurs ! ma voix vous fit souvent entendre,
 Pauvres gens, si pour vous mon cœur est un cœur tendre !
 C'est vous seuls que mes vers se plaisent à chanter,
 Et c'est vous, cette nuit, que je viens visiter. »

Mais un premier rayon, entrevu par les Ames,
 Soudain les mit en fuite ; et des hommes, des femmes,

Tous, chanteurs attardés, heurtèrent l'étranger,
 Qui d'un sommeil profond sembla se dégager.
 Il murmura : « Quel rêve ! » Et le chef de la bande :
 « Grand Dieu ! par cette nuit seul ici sur la lande !
 Mais, c'est vous ! vous voilà dans notre vieux pays ?
 — Eh bien ! quoi de nouveau chez nos anciens amis ?
 — Tous sont dans la tristesse : Anna pleure son père,
 Et Lilèz son départ. — Et toi, Loïc, mon frère ?
 — Oh ! moi, vous savez trop comme s'en vont mes jours !
 Votre sort est le mien : aimer, souffrir, toujours ! »

L'EGLISE BLANCHE

Là-bas, à mi-chemin du Scorf et de l'Ellé,
 Sous les chênes vois-tu cette chapelle blanche
 Où, garçon de douze ans, tu chantais le dimanche,
 Si pur qu'on t'aurait pris pour un jeune ange ailé ?
 Eh bien ! parcours le monde, aux sages des écoles
 Demande le secret caché dans leurs paroles ;
 Puis, rentré dans le bourg où fleurissait ton cœur,
 Tu t'écriras : « Orgueil ! vain orgueil de connaître !
 Mon Dieu, le vrai savoir, je le savais peut-être,
 Lorsqu'à douze ans, je chantais dans le chœur. »

Au sortir de ton presbytère,
 Ce jour que vers Moel-lan nous cheminions tous deux,
 Ainsi tu gourmandais mes pensers hasardeux ;
 Et moi, tout en marchant, l'œil fixé sur la terre,
 Je savourais le miel de ta parole austère.

Bientôt une autre voix fit lever mes regards.
 Comme deux saints dans la légende,
 En discourant de Dieu s'en venaient par la lande
 Le recteur de Moel-lan et celui de Clô-harz.

O troupe amie et fraternelle !
 Du grand nid d'Arzannô tous les trois envolés,

Sur trois pays voisins ensemble ils sont allés
S'abattre et reposer leur aile :

Si l'un jette une plainte, au son de cette voix
Les autres d'accourir et bientôt ils sont trois.
Dans leur charité mutuelle,
Heureux ces trois amis ! Heureux aussi le sol
Où, guidé par le ciel, s'est arrêté leur vol !

Dans ce coin du monde celtique,
Le temps n'a point brisé le joug théocratique,
Pour ces fronts de croyants, joug facile et léger,
Que tous veulent subir, dont nul ne veut changer ;
Comme devant l'or s'inclinaient nos ancêtres,
Tout Breton vit heureux sous la main de ses prêtres,
Et dans leur majesté ces druides chrétiens,
Il leur remet son âme, eux, s'en font les gardiens ;
Et dans leur majesté ces druides chrétiens
Maîtres, mais partageant les communes angoisses,
Promènent le niveau de Dieu sur les paroisses.

Et, cependant, j'échappe à vos graves conseils !
Cette chaleur qui vient des mystiques soleils
Parfois languit au fond des âmes,
Et pour se raviver demande d'autres flammes.

L'idée au loin rayonne, et, libre, me sourit ;
Dans ses détours, il faut la suivre :
De mon cœur, j'ai fermé le livre,
J'ouvre celui de mon esprit.

Mais s'il reparaît dans la lande,
Au voyageur lassé, prêtres, tendez la main :
Ouvrez-lui votre cœur, que le sien s'y répande.
Nul, sans beaucoup d'ennuis, ne fait un long chemin,
Et s'il veut vous chanter, ô race forte et grande,
Faites silence autour du vieux Dôl-men !

O trinité d'amis, alors dans votre chaîne
Comme un ancien anneau veus me rattacherez ;

Nous irons visiter notre église et son chêne,
Et, courant vers la mer, les deux fleuves sacrés,

Quand reviendront au bourg le barde et les trois prêtres,
Le grand nid d'Arzannô frémira, tous les hêtres
Agiteront dans l'air leur feuillage troublé;

Quelle paroisse d'Armorique
Eut plus digne couvée, essaim plus poétique ?
Chantez, fleuve du Scorff ! chantez, fleuve d'Ellé !

LA FLEUR D'OR

A la main une fleur sauvage,
Deux amoureux causaient le soir au coin d'un bois,
Deux blancs ramiers aussi chantaient sous le feuillage,
Mais les amants avaient une plus douce voix.

LA JEUNE FILLE

Mon ami, je vous le demande,
En quel temps m'aime votre cœur :
Quand la fleur d'or est sur la lande !
Ou quand le genêt prend sa fleur ?

LE JEUNE HOMME

Lande et genêt, sur tous deux brille
Une fleur d'or qui sait charmer :
Mais sur la lande, ô jeune fille !
S'ouvre la fleur qui fait aimer.

LA JEUNE FILLE

Pourquoi, pourquoi la lande a-t-elle,
Mon ami, la fleur des amours ?

LE JEUNE HOMME

C'est que la lande, ô jeune belle !
Hiver, été, fleurit toujours.

Fleur d'amour, de bonheur, et vous, fleur idéale,
Sagesse, que si loin on va souvent chercher,
Fleurs d'or, pour vous cueillir vers ma terre natale,
N'aurais-je donc qu'à me pencher ?

LE CHANT DU CHENE

De feuilles et de glands les branches sont couvertes,
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois !
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres.
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres ;
Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

Arbres toujours sacrés ! chaque nuit sur leurs branches,
Les morts vont en pleurant sécher leurs toiles blanches
Et les joyeux lutins, autour de leur vieux tronc,
Les petits nains velus viennent danser en rond.

Un chêne de cent ans avec son grand feuillage,
Un Breton chevelu dans la force de l'âge
Sont deux frères jumeaux, au corps dur et noueux,
Deux frères plein de sève et de vigueur tous deux.

J'ai vu, près de l'Izôl, un chêne dont la tête
Arrêtait le vent d'Ouest, ce vent que rien n'arrête,
Et deux lutteurs de Scaer si fermes sur leurs pieds
Que leurs pieds dans la terre étaient comme liés

Si la foudre abattait ce géant de Cornouaille,
Dans ses immerses flancs qu'un navire se taille :
A l'œuvre, charpentiers ; puis, venez, matelots !
Le roi de la colline est aussi roi des flots.

Sur le noble cadavre en foule qu'on se rue !
Façonnons des fléaux, des pieux, une charrue ;
Mais d'abord élevons à l'angle des chemins
L'arbre où l'Expiateur laissa clouer ses mains.

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :

« C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer,
 « Il chantait son pays et le faisait aimer. »

A L'AVENIR

I

Pourquoi m'appeler, Avenir ?
 Aurais-tu dans tes mains la santé, la jeunesse,
 Tous ces biens du passé qui s'échappent sans cesse ?
 Un seul de tes espoirs vaut-il un souvenir ?
 Hors du temps, par la vie inconnue et sans terme,
 Où, pour ne plus mourir, tout bonheur a son germe,
 Je te suivrais sans peur, guide au vol empressé :
 Là, je retrouverais l'innocence première,
 Le cœur plein de gaieté, les yeux pleins de lumière,
 Les bonheurs charmants du passé.

LES DEUX ROUTES

I

Deux routes, vers le bien, mènent d'un pas égal,
 L'amour du bien lui-même et la haine du mal,
 Et chaque homme, selon que son penchant l'entraîne,
 Suit vers le but commun ou l'amour ou la haine.
 La haine est d'un cœur fier et d'un sens affermi
 Que le péril excite et pousse à l'ennemi ;
 L'amour, d'un cœur pensif, intelligent et tendre
 Qui, plaignant les pervers, voudrait s'en faire entendre :
 Amour, haine, lequel de ce double sentier
 Choisir ? tous les deux sont sûrs : j'ai suivi le premier.

II

Si le mal devant moi passe comme un invisible,
 Je ne suis point aveugle et surtout insensible ;

Plus d'une fois mon œil s'ouvrit épouvanté,
 Et mon cœur sait des coups qui l'ont ensanglanté,
 Mais pourquoi ramener la chose inexplicable ?
 L'homme doit mépriser le fardeau qui l'accable !
 Chaque jour dans la route, il marche en s'allégeant,
 Jusqu'à l'heure ou plus tendre et plus intelligent,
 Meilleur, il rentrera dans ce monde harmonique
 Que chante incessamment mon âme synthétique.

III

Il vit pourtant, il vit celui qui doit mourir,
 Plus fort, on le dirait, plus il nous voit souffrir.
 Et bien des malheureux, sans puissance en eux-mêmes,
 Sous ses hideuses mains se renversent tout blêmes.
 C'est de lutter aussi ! Comme les premiers saints
 Qui soumettaient le diable à leurs pieux desseins,
 Et le menaient en laisse un signe sur la tête,
 C'est en invoquant Dieu, de combattre la bête,
 En lui criant : obstacle, oh ! tu t'abaisseras !
 Pour produire le bien, mal tu m'obéiras !

A L'AVENIR

II

Je cède à ta voix, Avenir !
 Je veux (nouvel effort), suivre tes vastes ailes :
 Si je tombe frappé de blessures mortelles,
 Pour mon pays heureux puissé-je te bénir
 Je t'ouvre mes bras, Avenir !

LES GOELANDS

Un brick appareillait dans un des ports de Nantes,
 Et des femmes en pleurs, des filles, des amantes
 Erraient dans les rochers, tout le long de la mer ;
 Puis, dansant une ronde, elles chantaient cet air :

Ce matin, à la mer haute,
 Les jeunes gens du Croizic
 Vont s'embarquer sur leur brick,
 Messieurs, chantons sur la côte.
 Goëlands, goëlands,
 Ramenez-nous nos amants !

Les goëlands volaient par milliers sur les lames,
 De la terre au navire, et des marins aux femmes
 Ils allaient, revenaient, passaient en tourbillons
 Sur la route plaintive et dans les pavillons.

Goëlands, aux ports d'Espagne,
 Guidez nos chers matelots,
 Et parlez-leur sur les flots
 Des filles de la Bretagne.
 Goëlands, goëlands,
 Ramenez-nous nos amants !

Le brick ouvre sa voile ; adieu ! l'ancre est tirée.
 Il part, comme un marsouin, poussé par la marée
 Les fidèles oiseaux l'ont suivi ; mais, hélas !
 Les femmes vers la mer tendaient en vain les bras.

Suivez, suivez leur voyage,
 En Espagne, en tout pays !
 Ne craignez pas leurs fusils,
 Les amis au blanc plumage.
 Goëlands, goëlands,
 Ramenez-nous nos amants !

A. E.

I

Le jour naît : dans les prés et sous les taillis verts
 Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
 Tandis que la ville repose ;
 La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,
 Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur
 A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir !
 Sur sa tige oubliée, ah ! ne laissons vieillir
 Aucune des fleurs de ce monde.

Allons cueillir des fleurs ! par un charme idéal,
 Qu'avec l'encens des vers leur parfum matinal
 Amoureusement se confonde.

Allons cueillir des vers ! sous la fleur du buisson
 Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson ?

Tout chante et fleurit, c'est l'aurore !
 Je veux chanter aussi : blonde fille du ciel,
 Ainsi de fleur en fleur va butinant son miel
 L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs ! Et puis, heureux de mon fardeau,
 Je reviendrai m'asseoir près du léger rideau
 Qui voile encore ma bien-aimée,
 Et du bruit de mes vers dissipant son sommeil,
 Je ferai sur ses yeux et sur son front vermeil
 Tomber une pluie embaumée.

Riante et mollement soulevée à demi,
 Je veux que de mes fleurs sur son front endormi
 Sa blanche main suive la trace ;
 Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs,
 Elle doute longtemps, qui, des vers ou des fleurs,
 Ont plus de fraîcheur et de grâce.

II

Mes rustiques habits étaient là dans la chambre,
 Costume sauvage et brillant :
 Je songeais en les déployant
 Aux lieux qui m'ont vu jeune, aux retours en septembre.

Elle, tout au présent, riait de mes soucis ;
 Ou sur mon passé, chose éteinte,
 Revenant légère et sans crainte
 (Mais s'abusant peut-être), écoutait mes récits.

Souvent les fruits lointains sont plus doux bien qu'étranges ;
 Au cœur d'un autre on aime à voir

A doubler par lui son savoir :
Notre esprit curieux se plaît à ces échanges.

« J'écoute, disait-elle, allons, barde, chantez ! »
Et le front penché sur la glace,
Elle rattachait avec grâce
Ses cheveux, noirs bandeaux sur ses tempes jetés.

III

En elle, je n'aimai d'abord que la beauté,
La bouche humide et fraîche ouverte à la gaîté,
Et l'or bruni de ses épaules,
Et les frêles contours de ce corps souple et fin
Qui plie à chaque pas, comme à l'air du matin .
Le long des eaux tremblent les saules.

J'ai connu la beauté ! que m'importait alors
Si nulle âme, en parlant, n'animait ce beau corps,
Ces longues paupières d'arabe ?
Heureux de respirer ce souffle virginal,
Ou d'écouter, rêveur, de sa voix de cristal
Tomber quelque molle syllabe.

Pardon, si tu le peux ! à tes genoux pardon !
Lorsque, le cœur brisé, pâle, et dans l'abandon,
Plus faible que toi, faible femme,
Je vins tout éploré te dire mes douleurs,
Ta secrète beauté s'éveilla sous mes pleurs,
Et tu me révélas ton âme.

O larmes ! ô soupirs ! ô mystères d'amour !
Femmes, pour nous charmer, vous avez tour à tour
La beauté visible et cachée ;
Etres deux fois doués ! Etres puissants et doux !
Vous domptez notre force ; elle marche après vous,
D'un double lien attachée.

IV

Ah ! dis-moi jeune femme, autour de ta demeure,
N'entends-tu pas de voix qui pleure ?

Comme moi, tu perdis le rire aux ailes d'or ;
 Mais ton crédule espoir, l'appelle-t-il encor ?
 Heureuse d'espérer ! — Après un long silence,
 Lorsqu'un hymne en secret de mon âme s'élança,
 Ce n'est plus vers mes jours de printemps et de fleurs,
 C'est assez d'écarter de moi l'ange des pleurs,
 Cet ange toujours pâle et toujours lamentable
 Qui pleure à mon chevet et qui pleure à ma table,
 Mais si le rire ailé rentre dans ma maison,
 Si l'été qui fleurit sèche sous un rayon
 Mes larmes, tu verras la chanteuse alouette
 Envier dans le ciel ma voix qu'on dit muette,
 Les bardes, s'éveillant, diront : « C'est lui ! c'est lui ! »
 Et les tranquilles eaux du Leff... Mais aujourd'hui !
 Ah ! dis-moi, jeune et douce femme,
 N'entends-tu pas de voix qui pleure dans ton âme ?

V

Si je viens à passer, sur ton front, en tremblant,
 Hélas ! n'abaisse plus ainsi ton voile blanc,
 Toute pâle et toute troublée :
 Au bras qui te conduit n'attache plus ton bras ;
 Comme pour m'éviter, ne presse plus tes pas
 Vers quelque solitaire allée.

Eh bien ! si ma rencontre importune tes yeux,
 Parle avec confiance et décide en quels lieux
 Il faut pour toi que je m'exile ;
 Ton amour fut ma paix, mon bonheur, mon soutien,
 Qu'aujourd'hui mon repos ne trouble plus le tien ;
 Commande, je serai docile.

Alors tes yeux ternis reprendront leur azur,
 Le jour, comme autrefois, naîtra limpide et pur,
 La nuit s'écoulera sans fièvre ;
 Tu l'abandonneras à ta sécurité,
 Et l'innocence aimable, et la douce gaîté
 Souriront encor sur ta lèvre.

Dis un mot et je pars. — Sans trop d'ennuis pour toi.
 Si je puis cependant demeurer, souffre-moi ;
 Et, lorsqu'au détour d'une rue,
 Tout à coup devant toi m'offrira le hasard,
 Passe libre et sans peur ; ne crains pas mon regard ;
 Je ne t'aurai pas reconnue.

Seulement (je t'en prie !), oh ! quand tu seras loin,
 Quand je pourai braver et soupçons et témoin,
 Vers toi que je tourne la tête,
 Pour observer encor ton pas modeste et lent,
 Et tout ce qu'à mon cœur ce marcher indolent
 Rappelle de grâce secrète.

Alors, mon cœur bondira ! mille accords,
 Mille vœux dans mon cœur retentiront alors,
 Et se répandront sur ta route ;
 Et mille illusions, mille prospérités,
 Comme des anges purs iront à tes côtés,
 Ce jour-là si le ciel m'écoute !

CONSULTATION

Au D^r P..., de Marseille

Hélas ! hélas ! l'illusion est brève !
 Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve
 Pour nous charmer.
 A trop courir le corps demande trêve. —
 Il faut rimer. —
 A trop rimer l'esprit manque de sève.
 Il faut aimer, —
 A trop aimer le cœur moins vif achève
 De se calmer.
 Hélas ! hélas ! l'illusion est brève !
 Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve.

LE SEMEUR

Ma vie est ailleurs et mon âme aussi.
Aux premiers brouillards s'enfuit l'hirondelle,
Mais juin la retrouve à son toit fidèle :
Pourquoi, bourgs d'Ellé, m'appeler ainsi ?

Dieu plaça mon nid sous la fleur des landes,
Près d'une rivière au fond de granit,
Je vole aujourd'hui bien loin de mon nid,
Mais j'y reviendrai les ailes plus grandes.

Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour !
Comme en tout pays et de plage en plage
Je m'en vais semant la plante sauvage,
Qui devant vos pas doit fleurir un jour !

Déjà, dans Paris, a germé la graine ;
Si vous y venez le cœur oppressé,
Vous dites : « Ici le barde a passé !
Voici la fleur d'or, sœur de la verveine. »

Qu'elle croisse aussi sous les myrtes verts,
Où tous les chanteurs, délices du monde,
Viennent saluer la lumière blonde ;
Où pour vous, amis, je sème des vers.

Mais, vous, protégez mes courses lointaines,
Car les énervés de cœur et d'esprit
Et tous ces gloutons que rien n'assouvit
S'en vont par troupeaux boire à nos fontaines.

*A UN SAGE**A Terenzio Mamiani*

I

Sur les bords de l'Acqua-Sola,
Sage, vous méditez plus d'une fraîche idylle.

A ces riantes fleurs mêlant d'un doigt facile
 Celles qu'aux purs sentiers Platon vous révéla :
 Un jour le Quirinal vous salua ministre :
 (Temps d'espoir et de crainte, aube douce et sinistre !)
 Le poète se tut et l'orateur parla.

II

Sur les bords de l'Acqua-Sola,
 Quand votre noble voix mourut dans la tempête,
 Vous êtes revenu philosophe et poète,
 Et l'idylle a souri vous disant : me voilà ! —
 O sainte fleur de l'art que le vulgaire outrage,
 Qui, lorsque tout périt, survit seule à l'orage,
 Fleur que respirait Dante et qui le consola !

L'EGLISE BYZANTINE

Une lune d'argent se penchait sur la terre ;
 Nous, dans Pise la Sainte arrivés, aussitôt
 Nous avons fait trois fois le tour du baptistère,
 Comme des pèlerins au temps du bon Giotto,
 Et là, tout enivrés d'extases enfantines,
 Dôme, nous embrassions tes portes byzantines ;
 Puis cet hymne d'amour qu'inspire la beauté
 S'exhalant de mon âme, en pleurant, j'ai chanté :

I

« De l'union des temps religieux symbole,
 « Salut, art opulent, ô bel art byzantin,
 « Où l'Europe et l'Asie ont mêlé leur parole
 Dans un accord libre et divin !

II

« L'esprit s'était enfui des temples de l'Attique,
 « Pour son âge nouveau leur voûte manquait d'air ;

« Et voici qu'attristé du sombre arceau gothique ,
 « Il cherche un autre asile aussi calme et plus clair,
 « A lui-même plus harmonique.

III

« Tu pourras l'accueillir, art humain et sacré,
 « Avec toi l'âme monte à Dieu sans s'y confondre :
 « Salut, docte formule, ô modèle épuré,
 « Où des temps opposés les lois viennent se fondre! »

Et nous allions encor par la noble cité,
 Aspirant son air doux, rasant ses larges dalles :
 Tout brillait, revêtu d'une molle clarté,
 Les vieux murs crénelés et les tours féodales ;
 Et le chantre, évoqué, des choses idéales,
 Dante nous précédait avec solennité.

HEURES DE TRÈVE

Et de mes jours et de mes nuits
 Ce rêve était le premier rêve ;
 Je disais : que dans mes ennuis
 Dieu m'accorde au moins une trêve !

J'ai ce repos, Dieu soit béni !
 Pourtant ma tristesse est pareille :
 Chaque jour est sitôt fini !
 La nuit j'y songe et me réveille.
 Un cœur sous le mal affaissé
 Dans le présent ne sait plus vivre,
 La dure épreuve du passé
 Lui fait craindre ce qui doit suivre.

Moment calme et réparateur
 Où l'âme à peine se confie,
 Oh ! ne passez qu'avec lenteur,
 Doux épisode de ma vie !

Florence.

LES DIEUX CHEZ ANACREON

(D'après un bas-relief de M. Guillaume)

I

Poètes, consacrez toujours
 Votre muse aux saintes amours :
 Qu'elle chante, voilée, au fond du sanctuaire ;

Cependant, Muse, viens parfois
 Comme en Grèce, chez nous, Gaulois,
 Tes cheveux dénoués, viens égayer la terre.

II

Dans Téos, la ville au ciel clair,
 L'errante lune argentait l'air,
 Le myrte et l'hyacinthe exhalaient leurs arômes ;

Alors, parcourant la cité,
 Un chœur avec légèreté
 Vint danser sur un seuil aux marbres polychromes :

« — Ouvrez, Anacréon, ouvrez !
 C'est l'enfant aux cheveux dorés,
 L'enfant joueur, Amour, qui frappe à votre porte.

« — Ouvrez à Bacchus, beau vieillard !
 Ma coupe, merveille de l'art,
 Est pleine de bonheur : C'est un dieu qui l'apporte.

« — Ouvre, mon cher Anacréon !
 Au seuil de ta fraîche maison,
 J'accours, ma lyre en main, moi, chanteuse d'Asie. »

La clef de bronze fait un tour,
 Puis avec Bacchus et l'Amour
 Chez cet heureux vieillard entre la Poésie.